

Vivre ensemble à l'épreuve des medias sociaux : intime, buzz et harcèlement

Yves Collard

Transcription de la conférence

Yves Collard est Professeur invité à l'HIECS, mais aussi expert et formateur en éducation aux medias à Media-Animation

La thématique abordée ici (« vivre ensemble à l'épreuve des medias sociaux ») mène à se poser une question préalable : Que font les jeunes, pour vivre ensemble sur les réseaux sociaux ? De manière simple, ils font sur les réseaux sociaux ce qu'ils faisaient habituellement dans la « vraie vie », c'est-à-dire qu'ils jouent, ils travaillent, ils s'informent, ils nouent des relations amicales ou amoureuses et ils se disputent aussi. Toute la problématique consiste à se demander si ils y font même chose de la même façon.

1. Trois préjugés courants

Je reviendrai d'abord sur une série de préjugés courants à propos des réseaux sociaux et des pratiques des jeunes, qui saturent l'espace d'observation et d'analyse. On peut résumer ceux-ci en trois mots.

Il s'agit d'abord une **diabolisation de la technologie**. Une attitude qui mène à dire : « mais, tout ça, tout ce qui nous arrive de pire, c'est la faute aux réseaux sociaux. Pourquoi ne les interdirait-on pas ces épouvantables réseaux sociaux ? »

Un deuxième préjugé s'y ajoute : la **pathologisation de l'adolescence** qui mène à dire : « mais ils sont tous cinglés les adolescents, qu'est-ce qu'il leur prend ? » Or, les adolescents sont aujourd'hui ni plus ni moins cinglés que nous le fûmes à leur âge.

Et puis, on peut observer un troisième préjugé, qui est une forme de nostalgie ou de **panique morale** qu'on voit un peu trop souvent dans les medias, et qu'on peut résumer comme ceci : la panique morale surgit quand un événement important se produit dans la société et se voit amplifié par les medias. Il devient tout à coup beaucoup plus visible et même parfois, de façon illusoire, devient potentiellement plus important que le fait initial, voire même occupe toutes les pensées.

Voici quelques exemples de titre d'articles de presse à propos d'abord de la pathologisation des pratiques adolescentes numériques.

- « *Mon ado, est-il malade des écrans ?* » Le terme maladie est utilisé.
- « *La dépendance au smartphone, un mal croissant chez les jeunes* ». Le terme « dépendance » est utilisé.
- « *Accro au net, même en maillot* ». Le smartphone nous accompagne partout, même dans des endroits où en principe on ne devrait pas l'avoir.
- Et puis le dernier : « *Accro à Facebook, offrez-vous une cure de désintoxication numérique* ». Le terme « accro » et « désintoxication » sont une fois de plus mobilisés.

En voici d'autres à propos de la diabolisation de la technologie :

- « *Le selfie est plus meurtrier cette année que les attaques de requins* ». Rendez-vous compte, le nombre de morts à cause d'attaque de requins ! Sachez-le, les « selfies » sont encore plus dangereux que les requins...
- « *Fusillade de Munich : les réseaux sociaux en cause* ». Il faudrait peut-être parler des assaillants avant de mettre en cause les réseaux sociaux.
- Et puis la dernière : « *27 % des élèves du secondaire ont été insultés sur Internet* ». Je trouve ça assez sympathique : cela signifie que beaucoup d'élèves n'ont jamais été insultés sur Internet. Et c'est un chiffre notoirement plus faible que le nombre d'élèves qui ont été insultés dans la vraie vie. Je précise d'ailleurs que dans le cours de l'article, on passe de l'insulte au harcèlement. Donc, on commence par dire que 27 % ont été insultés et puis cela devient dans le corps de l'article : « 27 % ont été harcelés ».

Alors, trois pièges ? Mais non, il y en a un quatrième : c'est le traitement mono-causal de situations complexes. C'est-à-dire : imputer un phénomène à une cause unique, ce qui est souvent le cas quand évoque le harcèlement dans les réseaux sociaux.

Quatre pièges ? Non, il y a un cinquième : c'est la distinction qu'on continue à faire aujourd'hui entre « virtuel » et « réel », comme si c'était deux mondes complètement séparés, comme si le « virtuel » n'avait rien à voir et rien à faire avec le réel. C'est une vieille distinction de la philosophie grecque, mais qui n'a plus cours aujourd'hui dans la mesure où tout ce qui se produit dans la sphère virtuelle est bien réel. Les enseignants et les directeurs d'écoles en savent quelque chose.

Il y a aussi des mythes à questionner. C'est la question du suicide des adolescents. Les études épidémiologiques sur le nombre de suicides d'adolescents montrent qu'ils ne sont pas en augmentation significative. Et il faut quand même constater que, parmi les gens qui se suicident, ce sont les jeunes qui le font le moins. Même si c'est épouvantable, même si c'est atroce, même si c'est la deuxième cause de mortalité chez les jeunes, cela reste beaucoup plus faible que dans les autres catégories d'âge.

Cette dernière observation peut inspirer des réflexions du genre de celle-ci : globalement, les adolescents vont beaucoup mieux qu'avant. Simplement, ils ont beaucoup plus de possibilités d'expression, plus de chances de réussite dans la vie personnelle qu'auparavant. Mais ces facilités rendent incompréhensible le fait qu'ils puissent aller mal. Une pression s'exerce sur eux, d'autant plus que quand les jeunes vont mal, ils s'expriment de façon beaucoup plus spectaculaire que notre génération pouvait bien le faire.

2. Regards sur l'adolescence numérique

Quelques traits spécifiques de cette adolescence sont importants à connaître, pour comprendre les motivations de leur vivre-ensemble dans le numérique.

D'abord, **la centration sur soi**. Les adolescents ne pensent qu'à eux-mêmes. Il n'y a qu'eux qui comptent. C'est ça le plus important, un peu comme les bébés qui ne songent qu'à manger. Les adolescents sont fascinés par leur propre apparence, leurs propres idéaux, leurs propres valeurs. Et ils ont besoin de mesurer cette centration sur eux-mêmes à travers l'expérience des pairs. C'est ce que Serge Tisseron appelle « l'extimité ». Ceci dit, il n'y a pas que les jeunes qui le font. Chaque fois que vous changez de photo de profil sur Facebook, vous y êtes. Autre terme utilisé pour comprendre cette activité : l'intimité surexposée. L'intimité qu'il est nécessaire d'exposer face aux autres pour qu'elle existe vraiment. C'est un beau paradoxe.

Deuxième trait spécifique : **la recherche et la construction identitaire** dans les réseaux sociaux numériques. Chez les adultes, en gros, nous savons très bien qui nous sommes et nous déployons cette connaissance de nous-mêmes dans les réseaux sociaux. Pour les adolescents, c'est un peu le contraire, ils cherchent à savoir qui ils sont. Ils font des expériences dans les réseaux sociaux pour le découvrir. Expérience qu'ils ramènent, qu'ils rapatrient dans la vie réelle. À un moment donné, les deux doivent se croiser.

Troisième trait spécifique : **l'alternance force et faiblesse**. A certains moments, les adolescents sont très forts dans leur tête, se pensent immortels, insubmersibles, inattaquables et à d'autres moments, ils se prennent, pardonnez-moi l'expression, pour des « petites merdes ». Cette alternance force-faiblesse joue un rôle aussi dans les effets potentiels du harcèlement et du cyber-harcèlement.

Quatrième trait spécifique : **l'adolescence est une période de test** (on se mesure aux autres), de défis, parfois idiots, des excès, des mises en danger. Dans la vie hors-numérique, les adolescents font cela aussi. Par exemple, les garçons traversent sur une voie de chemin de fer alors qu'un train arrive. Ils roulent très vite en voiture, se livrent aux binge-drinking (des bitures express). Les filles aussi font pareil. Elles se mettent en danger, d'une autre façon, peut-être. Moins dans la performance mais plus par exemple dans les scarifications, les automutilations et les choses de ce type-là. C'est important. On se mesure à l'autre, on voit jusqu'où l'autre peut résister à une attaque et on se met en danger soi-même face aux attaques que les autres peuvent vous infliger.

Cinquième trait spécifique : **une angoisse d'abandon**. Les jeunes quittent volontairement la sphère familiale et cet exil délibéré les angoisse en même temps. Ils se sentent abandonnés alors que ce sont eux qui partent. Ils ont besoin d'une recomposition groupale. Ils vont chercher chez leurs pairs, une famille bis... d'où cette expression : « *L'adolescence est un âge tout à fait paradoxal, où le rejet de l'autre est à la mesure du besoin que l'on en a* » (Philippe JEANMET).

On l'observe souvent dans la vie hors-écran. Il n'y a rien de plus traumatisant pour un adolescent que de voir sa maman qui débarque avec la boîte à tartine en criant « *You hou... tu as oublié tes tartines !* ». Mais en même temps, l'adolescent a besoin qu'on lui fasse ses tartines tous les jours avec amour.

Sixième trait spécifique : **la reconfiguration des espaces de liberté**. Les jeunes aujourd'hui sont beaucoup moins libres que nous l'étions, beaucoup moins libres de leurs mouvements notamment. Ils ont beaucoup moins qu'auparavant la possibilité d'avoir des zones de laisser-aller, de laisser-vivre. Les terrains vagues, les complexes de cinéma sont aujourd'hui remplacés par les activités extra-scolaires, périscolaires, parascolaires. Ils ont beaucoup moins de liberté qu'auparavant. Je ne parle pas de liberté d'expression, ça, ils en ont davantage mais bien de liberté de mouvements. Ils opèrent dès lors une sorte de migration très ritualisée vers les réseaux sociaux numériques, souvent d'ailleurs vers l'âge de douze, treize ans, au moment où l'adolescence démarre. Il est de bon ton, il est nécessaire pour exister d'avoir son compte Facebook dès cet âge-là et à partir de l'entrée en socialisation numérique, toute une ritualisation des pratiques se met en route. À quel âge faut-il commencer ? Mon copain l'a déjà, moi, pas encore. Et surtout, avec qui être ami ? La gestion des amitiés est un gros enjeu, chez les adolescents ! Cela commence par définir clairement son réseau d'amis. Avec qui est-on ami ? Avec qui ne l'est-on pas ? Qui peut-on virer de sa liste d'amis et pour quelles raisons ? Grosse question aussi : après combien de temps dois-je accepter une demande d'amitié pour qu'on ne croît pas que je suis particulièrement amoureux de tel(le) ou tel(le) garçon ou fille dans la classe, tout en lui laissant entrevoir que l'amitié est possible entre nous. La gestion de la temporalité dans l'amitié est bien compliquée, alors que ces réseaux amicaux sont au cœur de leurs préoccupations.

À cela s'ajoute un septième trait spécifique : **la décomposition de la structure familiale traditionnelle**. Ce qui a pour effet qu'un contrôle par la fratrie, par les grands frères, les grandes sœurs, les oncles, les tantes, etc. est beaucoup moins possible. Les adolescents sont peut-être davantage livrés à eux-mêmes dans la sphère familiale.

Huitième trait spécifique : **la glorification de l'adolescence**. De nouveau, il y a quelque chose d'assez paradoxal. On n'arrête pas de dire que les adolescents sont formidables, que ce sont des petits génies. Ma génération, c'était le contraire. Chaque fois, que je prenais la parole dans un groupe d'adultes, on me priait de faire silence et d'attendre que tous les adultes aient terminé de parler. Aujourd'hui, dès qu'un adolescent prend la parole, on estime que c'est formidable ce qu'il a à dire. Du coup, ça exerce une pression sur l'adolescence, pression qui est en lien avec le culte de la performance dans notre société. Nos adolescents doivent arriver au meilleur pour eux-mêmes mais aussi – la société hypermoderne est passée par là – se frotter à la concurrence entre pairs. L'adolescent doit être lui-même, c'est ce que nous avons appris dans notre éducation post-moderne, mais il est concurrent avec les autres dans cette nécessité d'être lui-même. C'est l'ajout opéré par la société hypermoderne décrite par Lipovsky. C'est une pression assez compliquée à gérer qui peut aussi générer des entreprises de destruction de l'autre pour exister soi-même.

Dernier trait spécifique : on est dans **une société du risque zéro** (il ne peut plus y avoir de risques), et du contrôle. On contrôle énormément les attitudes, les aptitudes des autres, notamment via les réseaux sociaux.

3. Effets sur leurs pratiques en ligne

Tous ces éléments se retrouvent dans les réseaux sociaux fortement utilisés par les adolescents.

Vous avez ici l'exemple assez connu de ce site (enfin, assez connu, peut-être pas tellement par les adultes) qui s'appelle « Ask » et qui fonctionne sur le mode des questions-réponses.

Exemple précis : c'est une jeune fille du Brabant Wallon. Je vais l'appeler « Ginette », comme ça je suis sûr de ne pas vous donner son vrai nom, et respecter son anonymat. Du reste, plus personne ne s'appelle « Ginette », aujourd'hui... enfin si, j'en connais... Les « Ginette », levez le doigt !

On note ce genre de questions-réponses qui paraissent tout à fait futiles mais ô combien importantes pour les adolescents : Qui est un tel pour toi ? Est-ce que Sarah, ce n'est pas une énorme pétasse ? Quels sont les trois beaux gosses qui te passent par la tête ? Tu cherches à te mettre en couple ? Tu étais avec qui à Waterloo ? Tu as fait quoi hier ? Très précisément, Ginette, comme les autres adolescents, est occupée à dessiner la topographie de ses amitiés. C'est une véritable carte où on se place les uns par rapport aux autres.

Et puis, on lit des questions beaucoup plus personnelles parce que l'infrastructure permet un relatif anonymat. Ginette et les autres se posent des questions que tout adolescent se pose à cet âge-là. « C'est à partir de quel âge la « fuck-me » ? « Aimes-tu les sucettes à l'anis ? (Je suis obligé de traduire un petit peu, pour les oreilles les plus prudes) ». Et tout l'art de répondre, ce sera dans la manière de s'en tirer, de sauver la face par rapport à des questions qui peuvent être très gênantes : « Tu as déjà sucé ? » Imaginez un peu qu'elle ait dit : « non, pas du tout, je ne sais pas ce que c'est ». Eh bien, elle passe pour une sainte nitouche. Au contraire, si elle avait répondu : « pour moi, c'est tous les jours » Eh bien, dans ce cas elle passe pour une salope... excusez l'expression, aux yeux de son interlocuteur et de son public invisible. Donc, Ginette doit trouver la manière adéquate pour répondre à des questions relativement intimes, et apprendre à maîtriser tous les codes linguistiques et relationnels.

Et c'est un apprentissage complexe qui peut, si la réponse n'est pas jugée adéquate par les observateurs, mener à des rumeurs et des buzz. « Tu vas sortir avec Cyprien ? » « Tu te trouves bonne ? » « Trop... » Donc, il faut répondre en ayant suffisamment de distance et de dérision par rapport à soi.

Certaines questions peuvent être gênantes... : « Ça fait quoi d'être anorexique ? » Imaginez que cette adolescente le soit réellement et soit dans un état de faiblesse. Cela peut avoir un effet négatif sur elle. Mais les adolescents, en tout cas c'est ce qu'on observe ici, cherchent parfois volontairement à se mettre dans « les difficultés » Vous voyez que la présentation qu'elle fait dans son mur, c'est « *keep calm and ask me* », « soyez calme mais n'hésitez pas à me poser les questions » Et aussi : « *Si tu critiques dans mon dos, c'est que je suis loin devant* ». C'est une façon de dire : « Allez-y, critiquez-moi... De toute façon, vous ne m'atteindrez pas ». On voit que l'adolescente ici en question, se met volontairement en potentielle difficulté.

On note aussi des mises au défi qui, souvent, sont de l'ordre de l'intime : « *Chiche que tu mets un screen de tes dernières conversations SMS...* » Elle le fait, elle répond à cette imposition de défi : « *Veux-tu bien mettre une photo de toi ?* » Et donc, à partir du moment où on lui demande de mettre

une photo d'elle-même, c'est pour elle, une espèce de carte blanche, de blanc-seing, de nouveau, si vous me permettez l'expression... pour mettre un peu les photos qu'elle veut, et se sentir autorisée par le groupe de jouer la carte ici de l'over-sexy. En tout bien tout honneur, mais bon, c'est une pose relativement suggestive parce que quelque part, l'autorisation lui a été donnée par le groupe de pairs qui lui ont dit : « *Chiche, que tu mets une photo de toi* »... elle répond en quelque sorte : « *Bien sûr, je vais le faire* », et voilà la surprise : « je le fais en correspondant, ô combien, à vos attentes ! »

Conclusion : dans les réseaux sociaux, on développe une intense activité. On passe beaucoup de temps, on se toise, on se mesure, on reconstitue une tribu, on noue et on maintient le contact. C'est important : la nécessité du contact chez les adolescents et même chez les adultes. D'où parfois on considère comme idiot que que les gens écrivent dans leurs comptes facebook : « *Ah, ce midi, j'ai mangé un poulet-frites-salade* ». On trouve cela idiot et futile. Pas du tout, c'est une façon de maintenir le contact.

On se construit, on définit des codes sociaux, on y met en œuvre « l'extimité » (importance de la sexualité, de la vie affective), et puis, on observe tout un jeu d'intégration- différenciation : comment vais-je m'intégrer dans un groupe, tout en apparaissant comme différent des autres ? Avec, en arrière-fond de cette pratique, tous les phénomènes de hiérarchisation à l'intérieur du groupe tout en maintenant la paix sociale. Comment trouver ma place dans une communauté en ligne, en faisant partie de cette communauté, tout en gardant ma singularité, pour parvenir à une sorte de paix consensuelle dans l'ensemble de la communauté virtuelle ?

4. La communication numérique des adolescents

Les travaux de Dominique Pasquier ont montré d'autres éléments : notamment le passage d'une culture comme bien à **une culture comme lien**. Ce qui compte beaucoup pour les adolescents, ce n'est pas tellement le patrimoine culturel, c'est surtout, je dirais, une culture en action. Quels sont les liens avec les autres, de quoi vais-je parler avec les autres ?

Les choix de communications spécifiques. C'est important aussi parce que cela effraie beaucoup les parents et même les enseignants. On observe des joutes oratoires entre adolescents, parfois très violentes, qui sont utilisées pour se distancier de l'univers scolaire. Ils vont se mettre à parler sur tout sujet, différemment des langages utilisés à l'école. Cela fait très plaisir aux adolescents de voir que les enseignants sont effarés par leurs méconnaissances de l'orthographe notamment. Et ça fait partie d'un processus de distanciation de l'univers scolaire, notamment chez les jeunes de catégories plutôt inférieures. La pêche aux commentaires devient activité centrale : je change ma photo de profil toute les semaines pour être sûr d'avoir énormément de « like ». Moi quand je change ma photo de profil sur Facebook, si j'ai cinq « like », je suis content ! Chez les adolescents, ça va très vite.

Aisance relationnelle en ligne, cela aussi on l'a montré : les adolescents sont parfois beaucoup plus à l'aise en ligne que dans la vraie vie. Un autre système normatif se met en place. Par exemple, les garçons peuvent être beaucoup plus romantiques avec les filles que dans la vie hors-écran, parce que dans cette existence, ils subissent le contrôle par les autres garçons qui ne supportent pas qu'un de leurs camarades soit tout à coup romantique avec une fille.

Apprentissage, de l'intérieur, des codes de communication : c'est ce qu'on a vu avec la jeune fille précédemment, qui met en œuvre **une forte scénarisation des échanges sentimentaux**. On raconte son amitié mais on met en scène aussi les différentes détestations qu'on peut avoir les uns par rapport aux autres.

L'importance des règles de sélection et de hiérarchisation des amitiés va avoir, dans les réseaux sociaux, un effet de caisse de résonance, va donner lieu à des rumeurs et à des embrouilles, voire même par la suite à du harcèlement, à du cyber-harcèlement.

5. Le (cyber-) harcèlement

Nous allons maintenant voir un film réalisé par des élèves de l'Institut des Ursulines à Tournai. C'est un film qui traite du harcèlement. Il est intéressant, je dirais à trois titres. Le premier, c'est qu'il est très explicite sur les caractéristiques du harcèlement. De ce point de vue-là, il est très bien fait. Tout y est ou presque. Le deuxième intérêt de ce film, c'est qu'il montre que dans la résolution de la question du harcèlement, il faut rendre les jeunes actifs du processus, notamment, en leur demandant de tourner des films pour exprimer comment ils voient cette question du harcèlement. Et puis la troisième utilité de ce film, c'est qu'il montre aussi à quel point les adolescents sont très à l'aise pour analyser comment fonctionne le harcèlement. En revanche, la plupart de ces films, si pas tous, ne se terminent jamais par un épilogue heureux, ou par une ouverture vers des pistes de remédiation du problème. Ici, cela se terminera par une tentative de suicide. Ailleurs, le film prendra fin avec la scène d'une fille ou d'un garçon qui ne veut plus aller à l'école. Rarement ces films autoproduits mettent en scène la manière dont on peut résoudre le problème.

Illustration par un film (Laurie secret story) : <https://www.youtube.com/watch?v=I01RTAqmTSc>

Cela se termine très mal. Le happy-end hollywoodien, n'est pas à l'ordre du jour. Les caractéristiques du harcèlement y figurent.

A noter qu'on peut avancer que le cyber-harcèlement prolonge et amplifie le harcèlement classique. C'est assez rare de voir un harcèlement sans cyber-harcèlement en surcroît.

Deux écoles théoriques traitent de la question du rapport entre harcèlement et cyber-harcèlement. La première école consiste à dire : mais dans le fond, le cyber-harcèlement, ce n'est jamais qu'une autre modalité du harcèlement. Le harcèlement, c'est une violence verbale, psychologique, physique qui se répète : moqueries, insultes, menaces. L'agresseur agit dans le but de blesser sa victime en situation de faiblesse, en difficulté de se défendre. Les caractéristiques du harcèlement se déclinent de la même façon via les réseaux sociaux.

Par contre, une autre école fait l'hypothèse que harcèlement et cyberharcèlement sont à dissocier : ce n'est pas du tout la même chose parce que dans le cyber-harcèlement il n'y a pas forcément une intention de nuire. Il n'y a pas forcément un groupe qui exerce une force supérieure sur quelqu'un qui est en état de faiblesse. Dans le cyber harcèlement, on peut être anonyme, ce qui n'est pas le cas dans le harcèlement. Cette posture théorique dit : non, harcèlement et cyberharcèlement, ce n'est pas la même chose. Et donc, il faudra les traiter différemment.

Quelles sont les caractéristiques du harcèlement ? Un déséquilibre du rapport de force (un fort / un faible, un groupe / un élève isolé) ; une répétition des faits sur le long terme ; et une intention préjudiciable.

Il peut y avoir du harcèlement physique, verbal, sexuel, d'appropriation (pour enquiquiner l'autre, on veut posséder ce qu'il a déjà, on lui pique son copain, sa copine, on lui prend ses tartines, les feuilles blanches à la récré, ...), et puis le cyber-harcèlement.

Pour le harcèlement, 20 % des élèves se déclarent victimes, 10 % harceleurs. C'est une zone à peu près médiane : les enquêtes internationales montrent que ce chiffre est entre 10 et 30 %. Le cyber-harcèlement n'est pas significativement supérieur. Il l'est légèrement mais on peut considérer que les données sont en hausse parce que le cyberharcèlement est plus visible que le harcèlement. On peut entériner le cas de cyber-harcèlement, tandis que dans le harcèlement classique, on est plus silencieux.

16 % sont victimes, 14 % harceleurs, 5 % sont les deux, 65 % neutres. En fonction de l'âge, il semblerait que le nombre de harceleurs soit plutôt en augmentation. Il y a plutôt peu de harceleurs dans l'école fondamentale mais dans le secondaire, et en fin de secondaire, ce nombre augmente.

Caractéristiques du harcèlement : relation triangulaire, rejet, instrumentalisation du rire, loi du silence, invisible visibilité, c'est tout ce qu'on a vu dans le film. Relation triangulaire, il y a un harceleur, il y a une victime, il y a un témoin – un témoin qui peut être actif, participer au harcèlement ou, au contraire, être simple observateur sans agir. La position du témoin est très difficile. Le témoin a peur de se retrouver dans le camp des victimes. Mais il court le risque aussi de se retrouver de facto dans le camp des harceleurs.

Tout peut-être prétexte à harcèlement. La question d'apparence, de genre, de hors-norme. On l'a bien vu tout à l'heure dans le film : la jeune fille est harcelée parce que c'est une bonne élève. Et pour avoir le soutien des témoins, le harceleur peut chercher à les faire rire. C'est ce qu'on a vu aussi dans le film.

La loi du silence prévaut généralement. Très peu de victimes signalent spontanément à un adulte de l'école qu'elles sont victimes de harcèlement. Et les témoins encore moins. De l'ordre de 1 à 2%. À qui parlent le plus les enfants quand ils sont victimes de harcèlement ? D'abord à leur ours en peluche ou à leur animal de compagnie. Parce que lui ne va pas juger. Il ne va pas réagir rapidement. Et puis, en dernier lieu seulement, aux parents. Pourquoi en dernier lieu seulement aux parents ? Parce que l'enfant a peur de les décevoir, de les rendre tristes.

L'invisible visibilité est une autre caractéristique du harcèlement scolaire. C'est important pour les enseignants. Le harcèlement se produit de façon répétée, éventuellement par des incidents à faible bruit. On l'a vu dans le film : une boulette de papier, c'est tout à fait anodin ; une porte qui claque, c'est anodin ; un élève de côté pendant la cours de récréation, c'est anodin... Sauf que cela se répète à longueur de journée. Le problème des enseignants du secondaire, notamment, c'est qu'ils voient leurs élèves une heure par jour, par séquences de cours. Et donc, ils ne sont pas au courant, ils ne voient pas les cas répétés de harcèlement. Nécessité dès lors de la présence d'adultes au moment de la constitution du fonctionnement du groupe : qui tient le leadership dans la classe ? Faut-il donner la parole systématiquement à celui-ci ? L'erreur de l'enseignante dans le film que vous venez de voir, c'est d'avoir participé au harcèlement, sans s'en rendre compte, en interrogeant principalement la

bonne élève. Et c'est justement en interrogeant principalement la bonne élève qu'elle devient elle-même bonne élève et qu'elle se fait harceler par les autres.

Conséquences pour la victime : un isolement relationnel. Souvent c'est l'enfant qu'on n'invite pas aux anniversaires. Difficulté d'apprentissage, difficulté dans le développement des compétences sociales et relationnelles, d'autant que cet enfant va s'isoler, il aura moins la possibilité de travailler sur ses compétences sociales. Des troubles dépressifs : « je suis nul, tout ça c'est de ma faute, je suis coupable »... c'est sans espoir. Bref, quelque part, je suis la cause de mon propre harcèlement. Troubles alimentaires, décrochages scolaires, perte de confiance en soi à long terme. Certaines recherches ont montré qu'un adulte de 25 ans qui avait été victime de harcèlement dans sa jeunesse a beaucoup moins confiance en lui que les autres.

Pour le harceleur : sentiment d'impunité, verrouillage de l'empathie, vécu scolaire négatif, difficulté d'intégration sociale, décrochage scolaire, délinquance... Ce qui est assez significatif, c'est qu'on a pu remarquer aussi que, dans les familles où il y avait eu des parents eux-mêmes harcelés, on retrouve une proportion plus importante d'enfants harcelés. C'est pareil dans les familles violentes, on retrouve plus d'enfants agresseurs.

Et le cyber-harcèlement ? Il y a des différences par rapport au harcèlement classique. C'est qu'on n'est plus protégé à la maison. La diffusion peut-être massive et instantanée, par exemple de photos désobligeantes. Il y a un caractère permanent, le méfait reste en ligne même si le harcèlement a cessé. L'anonymat sur Internet. On peut être harcelé sans savoir qui en est l'origine ; et puis aussi, la difficulté pour le harceleur de ressentir de l'empathie : il ne voit pas sa victime en face à face. C'est ce qu'on appelle l'effet cockpit.

Plusieurs types différents : harcèlement textuel, visuel ; diffuser des photos de nus ; harcèlement informatique, mettre des virus ; harcèlement social (virer quelqu'un de son réseau social).

Attention enfin à ne pas confondre le cyber-harcèlement avec la cyber-taquinerie, ou avec la cyber-dispute (ni avec la cyber-attaque !) qui sont des embrouilles, mais qui ne sont pas du cyber-harcèlement.

6. Pistes d'intervention

Quelques pistes d'intervention. D'abord : pas d'intervention isolée dirigée vers agresseur et victime. Pourquoi ? Parce que les situations sont chaque fois complexes et singulières. Il y a plusieurs types de harceleurs, comme il y a plusieurs types de témoins. Les avides de pouvoir. Ceux qui veulent le pouvoir dans le groupe. Il y a ce qu'on appelle les filles malicieuses qui aiment bien diffuser des rumeurs. Il y a ceux qui sont harcelés dans la vraie vie mais qui vont se venger quelque part sur Internet. Il y a ce qu'on appelle les anges vengeurs, ceux qui trouvent qu'ils ont une mission de justicier à faire dans la société (c'est un peu le modèle d'ailleurs des « hackers anonymes »). Il y a les étourdis, ceux qui harcellent sans vraiment se rendre compte qu'ils le font vraiment. Et puis, il y a aussi des gens, des types très bien qui sur Internet vont s'essayer à la transgression et faire des choses parfois innommables alors que dans la vraie vie ils sont tout à fait comme vous et moi. Donc, au contraire, il va falloir envisager une action globale qui inclut tous les acteurs de l'école : directeur, éducateurs, enseignants, parents et élèves.

Au niveau de l'école, il faut dresser très rapidement une ligne de conduite générale : qu'est-ce qu'on fait s'il y a du harcèlement ? Ça veut dire quoi ? Former les enseignants, notamment à l'éducation aux médias, informer les parents régulièrement sur ce qui se passe à l'école de ce point de vue-là. Insister sur la participation des élèves. Dans la mise en place d'une ligne de conduite : augmenter la surveillance en cours de récréation, parce que c'est souvent là que ça se passe.

Concrètement, mettre en place un environnement scolaire bienveillant, des limites claires et explicites, a priori pas de sanctions directement hostiles par rapport au harceleur, notamment parce qu'il y a plusieurs situations de harcèlement : l'étourdi, ça n'est pas la même chose que l'avidité de pouvoir, ce n'est pas la même chose que le vengeur. Et puis il y a un exercice de l'autorité partagée : renforcer les liens entre les parents et les enseignants pour que, eux aussi, en famille, ils renoncent à encourager les pratiques qui peuvent devenir celles de harcèlement. Donc, former les enseignants parce qu'ils ont dès lors la capacité d'enrayer la dynamique de harcèlement. Les parents doivent se respecter les uns et les autres. Et puis certaines études montrent aussi que des parents extrêmement répressifs à la maison peuvent générer des comportements négatifs chez leurs enfants qui vont quelque part être violents à l'école.

Il y a donc nécessité de considérer la violence comme négative, systématiquement. Et en même temps, nécessité de renforcer l'estime de soi chez les élèves : un certain pouvoir doit être donné aux élèves qui se montrent bienveillants les uns avec les autres.

Du point de vue de la surveillance, je propose de décaler les rythmes de pauses entre les élèves. C'est-à-dire ne pas mettre dans la même cours de récréation en même temps les plus grands et les plus petits. Mettre sur pied des activités stimulantes car on a constaté que les élèves qui s'ennuient se laissent plus facilement aller au harcèlement.

Au niveau de la classe : mettre en place des règles de vie, faire attention aux tâches solitaires. La jeune fille harcelée dans le film, elle était toute seule dans sa bulle en train de répondre à l'enseignant.

Il y a trois règles de base :

- je ne dois pas agresser les autres,
- je dois venir en aide aux autres élèves,
- je fais participer les élèves exclus.

Très difficile à mettre en place. D'où l'idée d'imaginer des jeux de rôles où chacun va s'essayer, dans des pratiques de théâtre, à le faire. Encourager les élèves bienveillants : ce que l'enseignant de tout à l'heure n'a pas fait dans la courte fiction.

Tenir des conseils de classe pour avoir des échanges réguliers sur la question, créer une éthique de support par les pairs. Eduquer les élèves à la sensibilité, de la même manière qu'on éduque au développement du raisonnement ; et puis favoriser les apprentissages coopératifs.

Au niveau individuel : réduire le repli sur soi et l'agressivité. Il y a une piste intéressante qui est ce qu'on appelle le « no blame approach ». Elle consiste d'abord à interviewer la victime pour savoir

quel est son degré de souffrance. Il y a des gamins qu'on peut considérer comme « harcelés », mais qui ne se sentent pas du tout harcelés.

Une directrice me disait l'autre jour : il y avait un gamin dont la photo tout nu avait circulé dans l'établissement scolaire. Cette directrice s'est imaginé qu'elle allait trouver le gamin complètement effondré mais pas du tout. Il était hilare, étant tout à fait fier de sa propre anatomie et qu'elle puisse être vue par les autres.

Attribuer des responsabilités aux groupes. Punir l'agresseur est une mauvaise solution parce qu'elle renforce les valeurs hiérarchiques. Mais voyez la difficulté : tout ça doit entrer en coordination avec les valeurs, les pratiques, l'histoire des établissements scolaires. Et on vise ainsi l'empathie chez les uns et les autres.

Créer des « fils » d'écoute, fournir des nouvelles compétences aux « harcelés ». S'attacher à protéger les harcelés des représailles. Donc, ne pas chercher à mettre tout de suite à l'écart un enfant harcelé parce que ce serait en quelque sorte une double peine. Des exercices d'assertivité, des créations de conseils par les pairs. Un tutorat avec les plus grands et responsabiliser les parents des victimes et des harceleurs sur la question.

En conclusion, je dirais qu'il est essentiel d'apprendre le civisme, avant tout, à travers entre autres des cours de morale ou de religion, dont au fond la finalité est toute simple. Ces cours apprennent aux élèves cette maxime fondamentale : « tu n'es pas tout seul ! »